

I. Résumé (103 mots)

Depuis la fin de l'antiquité, la question du pouvoir a été étudiée sous l'angle de la monarchie : ce qui la fonde à exercer le pouvoir ou ce qui limite ses pouvoirs.

Mais il faudrait faire l'inverse : délaissier la question de savoir qui exerce le pouvoir et s'il en a le droit, et s'intéresser à la façon dont ce pouvoir s'exerce sur les individus.

Et on constatera dans cette démarche que contrairement à ce que l'on pense, le pouvoir ne se heurte pas aux individus : il passe par eux, il les utilise et, au fond, il les constitue.

II. Dissertation

On pense généralement au rapport de pouvoir en termes verticaux, avec d'un côté celui qui agit et de l'autre celui qui subit, mais pour Michel Foucault c'est excessif : il faudrait considérer que quiconque est soumis à un pouvoir quel qu'il soit en est inévitablement un relais, un complice, et qu'il est modifié par lui : « le pouvoir, sauf à le considérer de très haut et de très loin, n'est pas quelque chose qui se partage entre ceux qui l'ont et qui le détiennent exclusivement, et puis ceux qui ne l'ont pas et qui le subissent ». Comment cette conception des choses peut-elle se confronter aux œuvres au programme cette année, *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, le *Traité théologico-politique* de Spinoza et *L'Âge de l'innocence* d'Edith Wharton ?

Dans un premier temps, on peut dire qu'il y a bien un rapport de forces sans équivoque, mais on verra aussi que le pouvoir peut se partager entre plusieurs personnes, dans un partage ou un équilibre des forces ; enfin, on soulignera le caractère inégal des ressources dont disposent les uns et les autres, et que l'autorité a le dernier mot en toute situation.

On peut donc, tout d'abord, dire que la situation en termes de pouvoir est parfois tout à fait tranchée, en noir et blanc.

Ainsi, dans *Les Sept contre Thèbes*, c'est bien Étéocle qui tient les rênes, et il va jusqu'à menacer de mort quiconque lui désobéit.

Même chose dans le *Traité théologico-politique*, où il ne faut pas méconnaître la puissance du souverain, la mort étant la peine encourue par un soldat qui aurait vaincu les ennemis, mais au prix d'une rupture des rangs où il devait se tenir.

Chez Edith Wharton, il n'est pas question de mise à mort réelle, mais le couperet tombe néanmoins sans pitié sur ceux qui osent se croire au-dessus des règles non écrites qui régissent la société new-yorkaise : une mise à mort « sans effusion de sang » mais impitoyable.

Mais au-delà de cette vision schématique du pouvoir dans ces œuvres, on peut aussi observer les phénomènes plus subtils qui sont à l'œuvre : par exemple celui des relais du pouvoir, ceux qui consolident l'oppression, la secondent.

Dans les pièces d'Eschyle, ce ne sont pas seulement les autorités qui voient d'un mauvais œil l'afflux de réfugiés, mais la population elle-même : « quand il s'agit d'un étranger, chacun tient prêts des mots méchants ».

Chez Spinoza, certains, comme Cléon face à Alexandre, ne manquent pas de justifier les caprices du souverain, de conseiller l'obéissance quand il s'agit en fait de s'avilir, de s'abaisser.

Et dans *Le Temps de l'innocence*, on voit comment les règles pointilleuses du vieux New York sont rappelées par Lawrence Lefferts pour la mode et Sillerton Jackson pour les mœurs.

Cela dit, il existe aussi des contre-pouvoirs, des points de résistance qui rendent l'exercice de l'autorité plus difficile.

Chez Eschyle les opposants apparaissent là où on les attend le moins : alors que les Danaïdes triomphent et se pensent enfin débarrassées de leur cousins, ce sont leurs suivantes qui émettent des objections et montrent que la décision de Pélasgos n'est pas nécessairement la bonne. Antigone est, elle aussi, celle qui vient faire dérailler les décisions de la cité, en annonçant nettement qu'elle ne s'y soumettra pas. Une partie du chœur est prête à la rallier.

Dans le *Traité théologico-politique*, l'autorité du souverain est limitée par le socle sur lequel elle s'appuie : en dernier ressort, les individus peuvent vouloir reprendre leur droit souverain et mettre un terme à un règne violent, en particulier...

Chez Edith Wharton, enfin, le pouvoir de censure des grandes familles ne s'exerce que dans un périmètre restreint : il suffit de partir pour Cuba ou Paris pour y échapper, et même on peut continuer à vivre dans les mêmes lieux si on ne s'inquiète pas d'être toujours invité chez les uns ou les autres : Medora Manson ou Emerson Sillerton ne sont pas de toutes les fêtes, mais ils continuent néanmoins à avoir une vie sociale.

C'est donc que l'autorité souveraine ne se tient pas dans un espace vide, qu'elle est confortée ou limitée par d'autres. Mais elle a néanmoins une capacité de pression et de rétribution qui lui donne en général le dernier mot.

La première de ses armes, c'est la force.

On le voit chez Eschyle avec la garde armée dont Pélasgos est le commandant, et qu'il affecte à la surveillance de Danaos.

Chez Spinoza, cette évidence est rappelée : « il est certain que les Princes, pour opprimer le peuple, ont besoin d'une force armée stipendiée par eux ».

Et même dans le milieu feutré des élites new-yorkaises, il y a une force irrésistible, c'est l'argent. Lorsque Catherine Mingott coupe les vivres à Ellen, elle la met à genoux et parvient presque à obtenir qu'elle se réconcilie avec son mari. Ce sont les Blenker qui lui évitent la capitulation en l'hébergeant gracieusement.

L'autre argument de poids que peut faire valoir le pouvoir, c'est la stabilité :

Spinoza le fait valoir lorsqu'il rappelle que sans l'État, « nulle sûreté nulle part » ;

Eschyle semble aussi en faire un élément de langage lorsqu'il file la métaphore du bateau pris dans la tempête : les habitants sont les passagers d'un navire qui peut sombrer s'ils ne font pas confiance au pilote.

Quant à Edith Wharton, elle montre bien que cet argument reste finalement puissant sur Newland Archer, qui rêve de changement, mais ne parvient pas finalement à secouer les habitudes de vie qui ont régi sa jeunesse. Il est, dit-elle, comme un aveugle qui se heurte au mobilier de sa chambre. En fin de compte, il choisira la sécurité d'une vie où rien ne se passe jamais.

Enfin, en dernier ressort, il est vrai que le pouvoir s'appuie sur les dominés pour asseoir sa domination, essentiellement en essayant d'obtenir leur accord, dans le cadre d'un consensus.

C'est ce que fait Pélasgos quand il consulte le peuple d'Argos au sujet de l'accueil des Danaïdes ; même le bouillant Étéocle essaie d'obtenir l'assentiment du chœur dans *Les Sept contre Thèbes* avant de partir au combat.

Pour Spinoza, même s'il défend l'idée d'une obéissance sans faille au souverain, y compris lorsqu'il donne des ordres absurdes, la meilleure solution reste la démocratie, où la souveraineté émane d'un collectif ou du peuple lui-même : c'est le cas

de cette « république très florissante » où se trouve Amsterdam.

Quant aux riches new-yorkais, c'est leur comportement grégaire qui établit les règles et dans quelle mesure elles doivent être respectées. Lorsque la quasi totalité des familles invitées boycotte le repas donné par les Mingott en l'honneur d'Ellen, cela signifie nettement sa désapprobation. En revanche, lorsque la fille de Julius Beaufort réapparaît à l'âge de 18 ans, le consensus s'est fait sur le pardon à accorder aux infidélités (et à la malhonnêteté) de son père.

En définitive, il est vrai que l'exercice du pouvoir peut parfois être brutal, mais on voit aussi comment il faut parfois qu'il ait des personnes sur lesquelles s'appuyer, tandis que d'autres vont lui tenir tête. Enfin, une autorité politique ou sociale, quelle qu'elle soit, ne peut s'imposer que par la force, les avantages qu'elle apporte ou l'approbation de ses administrés.

Cette nécessité d'un assentiment des individus assujettis est au centre de deux livres, le premier au XVI^e siècle, d'Étienne de la Boétie, *Le Discours de la servitude volontaire*, et le second au XXI^e siècle, de Noam Chomsky, *La Fabrication du consentement*. Le premier souligne à quel point un pouvoir ne peut tenir sans avoir le soutien de ceux qui le reconnaissent comme légitime, le second montre comment les médias de masse parviennent à obtenir ce consentement par la manipulation des esprits.